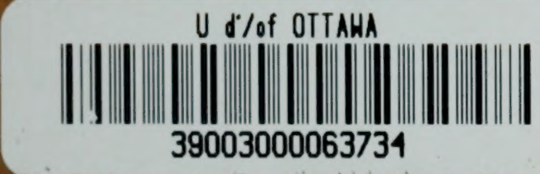

U d'/of OTTAWA
39003000063734



L'HISTOIRE

ET LES HISTOIRES

DANS LA BIBLE

DU MÊME AUTEUR :

Aux Pays du Christ. Etudes bibliques en Egypte et en Palestine. 1 vol. in-4°. Ouvrage couronné par l'Académie française. (BONNE PRESSE, PARIS).

Autour de la Foi. — (*A propos de liberté*). 1 vol. in-16. (Chez P. LETHIELLEUX, PARIS).

L'Église et les églises dans l'histoire. 1 vol. in-16. (Chez P. LETHIELLEUX, PARIS).

Imprimatur

Parisiis, die 19 Mai 1907,

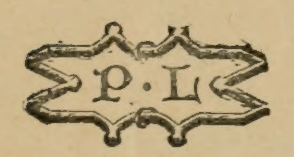
H. ODELIN, Vic. Gén.

Mgr LANDRIEUX

L'Histoire

et les histoires

dans la Bible



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

Paris, le 21 août 1907.

L'Histoire et les histoires dans la Bible *est un excellent travail de vulgarisation, dans lequel M. Landrieux prépare les lecteurs à se bien rendre compte de ce qu'est l'Histoire Sainte. En s'appuyant sur les décisions de l'Église, il donne la clef de cette histoire en la résumant à grands traits et en faisant ressortir, avec beaucoup de netteté et d'exactitude, le but que s'est proposé Celui qui a inspiré les Auteurs Sacrés. Grâce à lui, les lecteurs ne songeront plus à se scandaliser de certains récits ; ils les entendront comme il le faut, et reconnaîtront aisément la main directrice de la Providence à travers les événements. Son travail est donc plein d'à-propos.*

H. LESÊTRE.

TABLE DES MATIÈRES

L'HISTOIRE ET LES HISTOIRES DANS LA BIBLE

Quand vous étiez petites, M. M., et que vous aviez été bien sages, vos mères vous prenaient sur leurs genoux et vous racontaient des histoires, contes bleus ou contes dorés qui vous transportaient dans le pays des merveilles et dont vous n'étiez jamais rassasiées. Vous écoutiez encore quand c'était déjà tout fini. Gourmandes, insatiables, émues à en pleurer des aventures du Petit Poucet ou des malheurs de Cendrillon, vous disiez : Encore ! Encore !

Et vos mères, soucieuses de vous instruire, de répondre, autrement que par

des fictions, à cette avidité de savoir, orientaient peu à peu votre curiosité vers les choses d'En Haut et lui ménageaient ses premiers contacts avec l'Idée religieuse. On allait chercher les Saintes Écritures, quelque vieille bible illustrée; et, le livre à peine ouvert, c'était tout de suite l'avalanche accoutumée des questions. Il fallait dire les noms des personnages, ce qu'ils faisaient et pourquoi, ce qu'ils allaient faire et comment.

Elles s'ingéniaient, vos mères, à donner un tour enfantin à leurs graves réponses, pour faire pénétrer plus sûrement ces gouttelettes de vérité jusqu'au fond de votre âme où la foi s'éveillait.

C'est ainsi, sur les genoux de votre mère, que vous vous êtes familiarisées avec les récits de l'histoire sainte. Et, peut-être bien que si vous faisiez aujour-

d'hui l'inventaire de vos connaissances bibliques, vous constateriez que cela seul est resté, ces bribes d'autrefois que le doigt maternel avait gravées au plus profond de vos souvenirs.

Car, après, plus tard, quelle place a-t-on donnée à l'histoire sainte dans vos programmes d'études ? Je suis mal à l'aise pour pousser ici la critique un peu loin : n'aurions-nous pas à faire aussi, nous autres, un *mea culpa ?*

Supposons donc plutôt, qu'au catéchisme, à l'école, au couvent, au foyer, l'histoire sainte a eu sa place, et la place qui convient ; bien moindre assurément que celle qui est faite au piano, mais enfin, sa place. Je retournerai alors la question : On l'a enseignée, c'est bien ! Mais comment ?

Avouez qu'on n'a guère fait autre

chose que de mettre au point les leçons naïves de votre première enfance. Votre mère s'était contentée d'une esquisse, d'un croquis, d'un simple dessin au trait : vous n'en pouviez porter davantage. On a redressé les lignes ; on a précisé les contours, donné du relief, du coloris ; on a classé chronologiquement ces tableaux ; et, c'est à peu près tout. C'est-à-dire qu'on a fait pour l'histoire sainte ce qu'on faisait jusqu'à hier pour l'histoire profane : des noms, des faits, des batailles et des dates ; un cinématographe où les événements se déroulent les uns après les autres sans qu'on en puisse saisir ni la raison cachée, ni l'influence profonde, ni les répercussiòns lointaines.

Or, M. M., ce qui suffisait au bébé qui lâche un moment sa poupée, ses pâtés de sable ou ses soldats de plomb, pour

écouter une histoire ou regarder des images, ne suffit plus aux grands qui étudient et qui réfléchissent. Et l'on peut se demander si l'ignorance déconcertante en cette matière, je ne dis pas du peuple, — le peuple ne sait plus rien de la religion, — je ne dis pas même des braves gens encore familiers de l'église, qui n'ont pas le temps, qui mènent leur petite vie terre à terre, sans trop penser à rien, — ils ont oublié cela comme le reste, — mais de nos catholiques les plus intelligents, les plus instruits, ne tient pas à ce défaut de méthode dans l'enseignement, à cette conception superficielle et défectueuse de l'histoire sainte.

On leur a conté des histoires ; on ne leur a pas appris l'Histoire ; et, ces récits alignés bout à bout, sans guère plus de

cohésion que n'en ont entre elles les fables de La Fontaine, se sont vite confondus, embrouillés, enchevêtrés dans l'esprit des enfants, comme s'éparpillent les grains d'un chapelet dont on n'aurait pas noué le fil.

Il y a des histoires dans la Bible, des récits bibliques, et, c'est là-dessus qu'on insiste, c'est là dedans que l'on se cantonne, et l'on est à côté; car ces épisodes ne constituent pas l'Histoire. J'ajoute qu'à les prendre comme on les prend d'ordinaire, détachés, un à un, pour les considérer isolément, ils ne justifient guère, vous en conviendrez, le titre d'histoire sainte sous lequel on les groupe. Et je comprends la protestation indignée d'une enfant, — dont la mère, je crois bien, est ici, — qui, à la 3e ou 4e leçon, repoussa son livre scandalisée en disant :

« *Mais comment peut-on appeler ça l'histoire sainte ! Je ne veux plus que l'on me parle de ces vilaines choses-là !* »

Elle avait raison, cette petite. Voyez plutôt. C'est d'abord Adam et Ève qui désobéissent à Dieu, et se font chasser du Paradis terrestre ; c'est Caïn qui tue Abel ; c'est le déluge qui noie dans ses flots la corruption de tout un monde ; c'est Sodome l'impudique, détruite par le feu du Ciel ; c'est Joseph victime de la jalousie de ses frères ; c'est le méchant roi d'Égypte qui fait jeter au Nil, comme des petits chiens, les enfants des Hébreux ; ce sont les dix plaies d'Égypte, puis les crimes dans le désert, les danses païennes autour du Veau d'or, au pied du Sinaï, les murmures du peuple, ses révoltes, ses châtiments terribles, etc... Tout cela, vous l'avouerez, n'a que des

rapports très lointains avec la Vie des Saints, avec les Lettres édifiantes à l'usage de la jeunesse.

Il y a évidemment un malentendu quelque part : ou bien le titre est faux ; ou bien l'Histoire sainte est autre chose que ces vilaines histoires-là. Et alors, quoi ?

Eh bien oui, l'Histoire sainte est autre chose que tout cela. Ces récits ne sont que les annexes de l'Histoire sainte, les dessous, les coulisses, et, souvent, les déchets. L'Histoire, l'Histoire sainte, se fait à travers tout cela, avec cela, malgré cela. La plume est mauvaise dont Dieu daigne se servir, et elle crache ; mais, pour peu qu'on y regarde attentivement, les taches d'encre, qui maculent la page, n'empêchent pas d'y lire ce que Dieu a écrit.

L'Histoire sainte, c'est l'œuvre que Dieu poursuit, en vue de la Rédemption, à travers les événements de ce monde. Elle est divine parce que c'est Dieu qui la fait. Elle est défectueuse parce que Dieu la fait en collaboration avec l'homme, et que l'homme, ouvrier malhonnête ou maladroit, tantôt gauche, tantôt récalcitrant, risque à chaque instant de fausser l'action de Dieu. Et ces faux mouvements laissent de vilaines traces, et ces empiétements indiscrets ou coupables encombrent les premiers plans ; et, c'est cela qui donne le change ; c'est cela qui gêne ; c'est cela qui déconcerte. Mais, ramenez seulement le fait humain à sa vraie place, de second plan, et il perd tout de suite de son importance ; il prend sa valeur exacte, toute petite ; et alors, tout s'éclaire, tout s'ex-

plique : le fait divin, l'Histoire sainte se détache en haut relief, dans sa belle unité, sur les agissements tumultueux ou mesquins de l'homme.

Essayons donc, MM., de faire ensemble ce discernement des choses, ce classement des faits, qui nous permettra de mettre en lumière ce que j'appellerai volontiers l'armature de l'Histoire sainte.

S. Paul a écrit que « *la Volonté du Père dans l'économie générale des temps est de tout récapituler dans le Christ* »[1].

Le fait capital qui domine la Vie de l'Humanité, le fait culminant, l'événement transcendant qui coupe en deux, nettement, la série des siècles, qui sépare les temps anciens des temps modernes et ouvre l'ère chrétienne, c'est la Rédemption. Nous en connaissons la date pré-

1. Eph. I. 10.

cise. Les hommes l'ont prise comme point de départ pour recommencer le compte des années.

Par conséquent, l'objet premier, le but supérieur de l'Histoire, de la Grande Histoire, ce sont les actes des hommes et les gestes de Dieu qui gravitent autour de la personne du Christ Rédempteur pour lui préparer les voies, pour perpétuer son œuvre. Et, à prendre les choses de très haut, l'autre histoire, celle que nous appelons profane, conjointe ou parallèle à celle-là, ne tire elle-même toute sa portée que de son contact plus ou moins intime, de ses rapports plus ou moins directs avec le Plan divin.

L'Idée maîtresse et directrice de l'Histoire sainte, c'est donc l'Idée Messianique.

Dès les premiers chapitres de la Genèse, on la voit poindre.

***

Mais, avant d'aller plus loin, il me paraît indispensable de vous donner quelques rapides indications sur l'état actuel de la question biblique autour de laquelle, on a fait, ces dernières années, de très sérieux travaux et un peu trop de bruit. Puisqu'elle se présente ici sur mon chemin, l'esquiver, sous prétexte qu'elle est brûlante et délicate, ne serait ni loyal, ni courageux.

— Qu'il y ait dans la Bible des textes dont le sens est authentiquement déclaré et fixé par l'Église et qui ne peuvent plus être l'objet de discussions : c'est de la foi. Mais il en est d'autres sur lesquels l'Église ne s'est jamais prononcée et qui restent à l'étude[1].

---

1. « Il y a par ailleurs nombre de points sur les-

— Que Moïse ait rédigé de sa main et de toutes pièces les cinq Livres du Pentateuque, ou qu'il y ait fait entrer des documents antérieurs, témoins de la tradition, et qu'il ait admis, sous sa direction, et couvert de son nom quelques collaborateurs subalternes ? C'est une question fort intéressante à élucider, mais de deuxième ordre [1].

quels l'Eglise n'ayant encore aucun enseignement certain et défini, il est loisible aux docteurs privés de suivre et de défendre l'avis que chacun d'eux croira pouvoir adopter. Mais il reste entendu qu'il faut garder toujours comme règle l'analogie avec la foi et la doctrine catholique ». (Lettre Apost. *Vigilantiæ*, de S.S. Léon XIII).

1. « On peut admettre qu'après avoir conçu son œuvre sous l'inspiration divine, Moïse en a confié la rédaction à un ou plusieurs scribes... qui ont bien rendu sa pensée et dont le travail a été approuvé par lui ».

« On peut de même admettre que Moïse a puisé à des sources antérieures, documents écrits ou traditions orales dont il a fait sous l'inspiration divine

— Qu'il ait eu la mission ou seulement la préoccupation de transmettre à la postérité des données rigoureusement scientifiques sur l'origine du monde ? Assurément non [1]. Et c'est à tort que l'on s'obstinerait à chercher dans la Bible ce que Dieu n'a pas voulu y mettre.

La Bible est un livre essentiellement religieux, d'une portée plus haute que les contingences humaines. Les écrivains sacrés, Moïse comme les autres, ont été des hommes de leur temps, employés

---

un usage conforme au but qu'il voulait atteindre ». (Note de la Com. bibl. du 27 Juin 1906).

1. « Ces écrivains sacrés n'ont pas voulu nous révéler la nature du monde visible dont la connaissance ne sert de rien pour le salut. C'est pourquoi ils ne se proposent pas d'étudier les phénomènes naturels. Mais lorsqu'ils en parlent, ils les décrivent d'une manière métaphorique, comme ils apparaissent aux sens, en se servant du langage commun usité de leur temps ». (Lettre Encycl. *Providentissimus* de S. S. Léon XIII).

à une besogne divine. Ils n'ont pas eu la prétention d'enseigner la vérité intégrale sous une forme appropriée à tous les temps, mais certaines vérités sous la forme qui convenait à ce temps-là.

Ils ont dit les choses de Dieu dans le langage de leurs contemporains, parlant des choses de la terre, selon qu'elles apparaissent, comme les hommes instruits de l'époque pouvaient en parler.

Moïse, pour être compris, a dû nécessairement rendre son enseignement accessible à l'entendement des Hébreux qu'il avait devant lui, esclaves de la veille et sans grande culture intellectuelle.

Agir autrement, c'est-à-dire compliquer la révélation religieuse qu'il avait en vue, d'une révélation scientifique superflue et heurter ainsi, sur des points

secondaires, les idées courantes, sous prétexte de solutionner, en passant et de la main gauche, tous les problèmes d'ordre naturel que son sujet cotoie, c'eût été sacrifier, comme à plaisir, l'essentiel à l'accessoire, compromettre l'œuvre et perdre tout son crédit auprès de ceux qu'il voulait convaincre.

— Que les récits de l'Histoire Sainte, certains du moins, ceux de la création et de la chute en particulier, sorte de projections lumineuses à grand effet, aient eu pour but de frapper plus vivement l'imagination du peuple afin de faire pénétrer plus avant dans son esprit les vérités transcendantes, qui resplendissent à travers ces scènes si fortement colorées et qui sont la base, le fondement de tout l'édifice religieux ; à savoir : le dogme du Dieu créateur, uni-

que, maître souverain de toutes choses, l'origine divine et la fin surnaturelle de l'homme, l'unité de l'espèce humaine, la déchéance originelle, la promesse du Rédempteur... ; que Moïse, en un mot, pour s'accommoder à la faiblesse de ce peuple enfant, mal dégrossi encore, ait fait ce qu'on fait tous les jours lorsqu'on veut graver dans l'âme des petits une vérité morale un peu abstraite qui les dépasse, qu'il ait enveloppé la notion révélée dans une belle histoire, vraie en ce sens qu'elle exprime la vérité, mais moins rigide, moins sèche, mieux apprêtée, plus montée en couleur qu'un précis historique ou un exposé scientifique ; qu'il y ait lieu par conséquent d'interpréter avec moins de rigorisme certaines descriptions de détail qui supportent mal une littéralité étroite et ser-

vile : c'est vraisemblable. Et l'Église ne nous oblige pas à confondre ici le cadre avec le tableau, la mise en scène avec le drame, le diamant avec sa gangue, le message divin avec sa rédaction primitive, qui n'est plus adéquate aux conditions, aux procédés scientifiques du XXe siècle, précisément parce qu'elle répondait à la mentalité des hommes d'autrefois. Non pas que ces narrations doivent être soustraites pour cela au domaine de l'inspiration, car tout est inspiré dans la Bible, mais, pas nécessairement sous tous les rapports, seulement sous celui qui convient, dans le sens et pour l'emploi que le Saint-Esprit avait en vue. Or, toutes les parties inspirées de la Bible n'ont pas une égale importance. Il en est qui ne sont destinées qu'à faire valoir les autres et qui

n'entrent pas elles-mêmes, comme pièces maîtresses, dans la charpente dogmatique de la Bible [1].

— Que les siècles passés, plus soucieux d'extraire les sucs nourriciers des Saintes Écritures pour l'édification des âmes, que de s'attarder à ces subtilités d'analyse, aient, peu à peu, glissé dans une sorte d'exagération révérencielle, en voyant dans les textes sacrés beaucoup plus de vérités absolues qu'en réalité il n'y en a : cela s'explique, ne serait-ce

---

1. « Il n'est pas permis d'abandonner *a priori* ni à la légère le sens historique. Toutefois, en réservant toujours le jugement de l'Église, lorsqu'on peut prouver par de solides raisons que l'hagiographe n'a pas voulu présenter l'histoire vraie et proprement dite, mais a seulement entendu, sous l'apparence et la forme de l'histoire, proposer une parabole, une allégorie ou un sens éloigné de la signification littérale et historique du mot, il est permis d'interpréter largement ». Rép. de la Com. bibl. ratifiée par Pie X, le 23 juin 1905).

que par l'obligation où l'on se trouvait de tenir tête à la Réforme protestante et de réagir contre les audaces et les excès fantaisistes du Libre examen qui bouleversait de fond en comble l'économie des Livres Saints. On était sur la défensive : on a forcé un peu la note.

Mais puisque le siècle dernier, qui n'a pas été dévot, a beaucoup travaillé, puisqu'il a fait de belles conquêtes scientifiques, puisqu'il a exhumé de leurs tombeaux ces antiques civilisations d'Égypte et d'Assyrie qui voisinèrent si intimement avec le monde biblique, puisque la critique moderne plus perspicace, mieux outillée, est à même d'y regarder de plus près et d'y mieux voir, pourquoi l'exégèse catholique hésiterait-elle à bénéficier de ces travaux [1] ?

1. « Qu'ils aient soin (les exégètes) de se tenir

Ce n'est pas transformer, encore moins déformer ; c'est déblayer et mettre au point. A quoi bon entretenir ces frondaisons touffues et stériles des vieux systèmes démodés, s'il est prouvé qu'elles ne sont que des excroissances parasitaires, inutiles et donc gênantes, comme le gui sur le chêne, ou le lierre sur les roches ? [1]

Qu'il faille faire cette opération d'é-

---

au courant des recherches effectuées dans cet ordre d'études, ne négligeant rien de ce que la perspicacité des modernes a pu découvrir de nouveau ; bien plus, qu'ils s'appliquent à se l'approprier sans retard et à le faire passer dans l'usage commun ».

(Lettre apost. *Vigilantiæ* de S. S. Léon XIII).

1. « Il convient de désapprouver aussi l'attitude de ceux qui n'osent en aucune façon rompre avec l'exégèse scripturaire ayant eu cours jusqu'à présent, alors même que la foi demeurant d'ailleurs sauve, le sage progrès des études les y invite impérieusement ».

(Lettre de S. S. Pie X à Mgr Le Camus).

mondage avec prudence, sous la direction souveraine de l'Église, d'une main très délicate, de peur qu'en arrachant le lierre, on n'entame aussi le roc, ce roc vénérable de la Révélation, sacré comme une pierre d'autel, c'est de toute évidence, et il en est plus d'un qui n'y prennent point assez garde. Mais il reste vrai que notre foi repose sur ce roc et non pas sur le lierre. Et plus ce roc apparaîtra libre, dégagé, dans sa robuste ossature, plus aussi nous nous sentirons assurés dans notre foi [1].

---

1. On ne saurait trop recommander aux mères qui racontent l'Histoire sainte à leurs petits enfants, aux maîtres qui l'expliquent dans les classes ou dans les catéchismes, de se mettre en garde contre leurs propres souvenirs et d'écarter avec soin certaines interprétations de détail qui doivent être abandonnées aujourd'hui.

Les enfants qui abordent pour la première fois l'Histoire Sainte ont l'avantage de pouvoir bénéficier tout de suite de ces travaux de rectification

Tout de même, qu'il y ait songé ou non, lorsqu'on la relit attentivement cette première page de la Bible, écrite jadis, dans le lointain brumeux des anciens temps, au fond du désert d'Arabie, sous une tente de nomade, par un homme qui catéchisait de pauvres gens, il est étrange de surprendre sous ces formules concises, d'un laconisme lapidaire, des intuitions scientifiques sur-

---

et de mise au point et il serait déplorable qu'une routine aveugle ou paresseuse encombrât plus longtemps leur mémoire de notions fausses ou controuvées dont ils auraient à se débarrasser plus tard.

Dans cet ordre d'idées, les bons vieux livres d'autrefois sont trop vieux ; ils retardent.

Déjà d'excellents manuels ont été publiés, entre autres par M. Lesêtre, membre de la Commission biblique : *Histoire Sainte*, chez Lethielleux, et bientôt, *Récits bibliques*.

En attendant que l'heure soit venue de les leur mettre dans les mains, ce sont ces ouvrages plus récents que doivent consulter tous ceux qui veulent parler d'Histoire sainte aux enfants.

prenantes, comme si Moïse avait eu le pressentiment des découvertes modernes, comme si, sans qu'il les eût cherchés, les mots étaient venus d'eux-mêmes sous sa plume, limpides, simples, familiers, accessibles aux humbles qui l'écoutaient, et capables d'étonner aujourd'hui encore, par leur profondeur, après 3.000 et 500 ans écoulés, les maîtres de la science.



Ces réflexions faites, M. M., poursuivons notre tâche.

Le premier chapitre de l'histoire de l'humanité se clôt sur une catastrophe. Le péché d'Adam, qui fut une déchéance en même temps qu'une révolution, bouleversa, dès le commencement, les dispositions paternelles de la Providence

et fit peser, sur des desseins d'amour, les exigences de la Justice.

Dieu, dans sa miséricorde, reprend son œuvre par la base et substitue à son Plan primitif, le Plan de la Rédemption.

Tombé des hauts sommets de l'ordre surnaturel, l'homme y pourra remonter au prix de pénibles efforts. S'il a encore accès au Royaume de Dieu, à la Vie éternelle, ce sera par la voie laborieuse du Sacrifice. Mais il ne portera pas seul le poids de l'expiation, et la même sentence, qui le condamne au régime de la pénitence, lui fait entrevoir, dans le demi-jour de ces révélations primitives, cette femme prédestinée, l'Ève seconde, dont le fils écrasera les puissances infernales qui viennent de prévaloir avec la complicité de la première Ève [1].

1. Gen., iii, 15.

Ce n'est qu'une lueur dans la nuit ; mais c'est le germe de cet espoir immense, concrétisé dans la Promesse messianique, qui sera désormais la Pensée centrale de tout l'Ancien Testament et qui trouvera son expression symbolique dans les rites sanglants des sacrifices.

On a appelé ce chapitre de la Genèse le Proto-Evangile parce qu'on y a vu, avec raison, comme la préface du Nouveau Testament.

Tout de suite, à mesure que la terre se peupla, deux courants se dessinèrent dans l'humanité. La masse d'abord, qui franchit rapidement une étape nouvelle dans la déchéance, qui s'enfonça peu à peu, à des degrés divers, dans la perversion jusqu'au paganisme, et même, pour certains groupes plus lamentablement dégénérés, jusqu'à l'abjecte dépravation ;

car, en dépit des théories hasardées et humiliantes de l'évolution à outrance, l'état sauvage, pas plus que l'idolâtrie, n'est un état premier, c'est un état second : l'homme n'a pas surgi de ces bas fonds, mais il y est tombé. Puis, la race fidèle de Seth, la race des « *enfants de Dieu* » comme dit la Bible[1] qui tint bon plus longtemps et finit à la longue par être contaminée comme le reste[2] ; au point que la foi au Médiateur faillit sombrer dans cette crise d'impiété et de corruption qui fut la cause du déluge.

Le déluge a-t-il été universel ou restreint, a-t-il visé et atteint le genre humain tout entier, ou bien, comme certains le prétendent non sans vraisemblance, une partie seulement de l'huma-

1. Gen., VI, 2. — 2. *Ibid.* VI, 12.

nité, cette descendance de Seth qui semble avoir eu la mission de garder et de transmettre le dépot sacré de la Révélation? Là non plus, l'Église n'a pas tranché et la discussion reste ouverte. Mais, pour le moins, le déluge nettoya toute la région où vivait la race élue et dévoyée[1].

Et alors, dans cette solitude, sur les ruines du Vieux monde, l'Idée messianique dégagée et remise en lumière, va s'affirmer de nouveau. Avec Noé, la religion est restaurée dans sa pureté première.

Un incident sans portée apparente, l'irrévérence de Cham vis à vis de son père, vous savez dans quelles circonstances[2] devient l'occasion d'une pro-

1. Luc, XVII, 26; Math., XXIV, 37. — 2. Gen., IX, 37.

phétie sur les destinées qui attendent les descendants de Sem, Cham et Japhet : la prédominance politique des nations sorties de Japhet, qui peuplèrent l'occident ; la malédiction des races issues de Cham ; la primauté religieuse des Sémites à qui sera confiée la mission messianique[1].

A partir de ce moment, l'écrivain sacré ne s'occupe plus guère que de ceux-là, et la Bible devient le Livre national des Sémites ; car, il est fort probable que la dislocation des peuples mentionnée au chapitre XI de la Genèse, plusieurs siècles après le déluge, à la suite d'une autre affaire bien connue des enfants, la Tour de Babel, ne concerne déjà plus que les Sémites.

Si nous tournons la page, sans transi-

1. Gen., IX, 23.

tion, au chapitre XII, mais cependant longtemps après Babel, nous nous trouvons en face d'Abraham, sans que rien nous permette de dire où nous en sommes de l'âge du monde. Car, la Genèse, en réalité, ne précise aucune date ; et, les quelques chiffres qu'elle fournit ne suffisent point à établir, au moins dans ces âges primitifs, une chronologie quelconque[1].

1. « La chronologie biblique ne peut être à aucun titre objet de foi. Dans l'état actuel des connaissances humaines, elle n'est même pas objet de science, mais seulement de conjectures plus ou moins probables ». Les généalogies bibliques ne sont pas complètes ; il y a des cassures, des lacunes. L'écrivain sacré, en semant ces jalons sur sa route, songe moins à marquer rigoureusement les temps, qu'à montrer comment, malgré le déluge, les patriarches se rattachent à Adam par Noé, pour affirmer, en vue de la Rédemption, l'unité de la race et sa divine origine. (Cf. LESÈTRE. Les patriarches, *passim*. — Revue d'Apolog., 1er mai 1906, p. 124.

Elle n'est guère plus explicite en ce qui concerne l'état moral du monde à cette époque, tout en laissant bien entendre que les contemporains d'Abraham ne valaient pas mieux que ceux de Noé et que la terre aurait eu grand besoin d'un nouveau déluge. L'idolâtrie sévissait partout, chez les Sémites à peu près comme ailleurs[1] : une seconde fois, tout est compromis, sinon perdu.

Dieu alors, ne pouvant compter sur le libre concours de l'homme, va le contraindre à servir quand même ses desseins. Il se reprend à créer, non plus un monde, mais un peuple, au sein duquel, de gré ou de force, il maintiendra dans toute sa pureté la vérité religieuse ; un peuple qui sera dans ses mains l'instru-

1. Jos., XXIV, 2.

ment des préparations messianiques, qui ne se mêlera pas aux autres peuples, qui ne vivra parmi les nations que pour faire son œuvre, qu'on appellera et qui sera *son Peuple.*

Il choisit le Sémite Abraham. Il rompt tous les liens qui le rattachent au passé : « *Sors de ton pays, quitte la maison de ton père ; viens dans la terre que je te montrerai : je ferai naître de toi un grand peuple, et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui naîtra de toi* »[1].

Et Abraham s'abandonne avec foi au bon plaisir de Dieu, *nesciens quo iret*, ne sachant où il allait[2]. Plus rien derrière lui ; rien encore devant lui ! Il est là comme un rameau détaché du tronc,

1. Gen., XXII, 18 ; XXVI, 3 ; Act. VII, 2 ; XIII, 26 — 2. Hébr., XI, 8.

unité humaine, isolé, dépaysé, déraciné, anonyme si l'on peut dire, apte à devenir la souche d'une race neuve.

Et Dieu le conduisit dans la terre de Chanaan, qu'il s'engagea à livrer un jour à sa postérité[1]; c'est la Terre promise, la patrie prédestinée du Messie, qui demeure pour nous la Terre Sainte.

Mais, détail à noter, arrivé en nomade dans le pays de Chanaan, le Patriarche, avant de s'y fixer, se vit contraint par une famine à passer en Egypte, comme le feront plus tard les Hébreux, et, après eux, le Messie auquel ils préparent les voies.

Vous avez les faits présents à la mémoire, M. M., toutes ces scènes charmantes ou tragiques que je ne songe

1. Gen., XII, 6.

point à vous raconter, mais dont le sens historique, la portée messianique, ne vous ont peut-être pas suffisamment frappées.

C'est ce filon qu'il importe d'explorer.

Remarquez comment, sous le prétexte d'une dispute entre leurs gens, à propos de pâturage, Dieu écarte du chemin d'Abraham, Lot son neveu, qui l'avait suivi et qui ne devait pas être associé à l'œuvre messianique [1] ; — comment il éprouve la foi d'Abraham en le laissant d'abord dix longues années sans enfant, après lui avoir promis une très nombreuse postérité ; au point qu'Abraham crut entrer dans les vues de la Providence en épousant sa servante Agar, selon la coutume de ce temps-là [2]; mais Ismaël ne sera pas l'héritier des promesses, ce

1. Gen., XIII, 10. — 2. *Ibid.*, XVI, 3.

sera Isaac, l'enfant du miracle, né treize ans plus tard, contre toute espérance [1], car le rire de Sara ne fera que souligner l'invraisemblance, et, par conséquent, la grâce inattendue de sa maternité tardive[2]. Et voici que l'élimination d'Ismaël se fait à propos d'une vulgaire querelle de ménage entre les deux mères[3], tant il est vrai que, bien souvent, sans y songer, nous faisons les affaires du bon Dieu en croyant faire les nôtres.

Et quel ordre déconcertant encore que celui-là : « Sacrifie ce fils unique sur lequel repose tout l'avenir ; prends ton Isaac et va me l'immoler sur le Moriah ! »[4]

Ce n'était pas le sang de l'enfant que Dieu réclamait, c'était l'obéissance

1. Gen., XXI, 3 ; Hébr., XI, 9. — 2. Gen., XVIII, 10. — 3. *Ibid.*, XXI, 10. — 4. *Ibid.*, XXII, 2 ; Hebr., XI, 17 ; Jac., II, 21.

du père. Et Abraham, héroïquement soumis, s'élève d'un bond, par cet acte de foi, à la hauteur de sa mission ; il s'en rend digne en quelque sorte. Et Isaac, portant sur son dos le bois du sacrifice, préfigure le Messie, chargé de sa croix et immolé par le Père qui, lui, au Calvaire, « *n'a pas épargné son Fils unique et l'a livré pour nos péchés* »[1].

Avez-vous compris que si Abraham envoyait Eliezer chercher en Mésopotamie, une femme pour Isaac, c'était en vue de l'Idée messianique, parce que les filles chananéennes étaient païennes et corrompues, tandis que là-bas, au pays des ancêtres, dans la race de Sem, on rencontrait encore quelques familles préservées. Et il avait donné la consigne

1. Rom., VIII, 32.

le choisir, non la plus belle et la plus riche, mais la plus modeste et la plus charitable ; et il se trouva que Rébecca, la plus humble et la plus aimable, était justement la plus riche et la plus belle [1].

— Ne dirait-on pas, vraiment, que Dieu se plaît à exaspérer la foi de ses Élus pour accroître leurs mérites ? car les évènements allaient apparemment à l'encontre des promesses. Comme sa belle-mère Sara, Rébecca inconsolable avait fini par perdre tout espoir de maternité, et Isaac dut attendre vingt ans la naissance d'Esaü et de Jacob [2].

Quand on parle d'Esaü, on songe au plat de lentilles. Eh bien, oui. Et ce geste n'est pas aussi banal qu'il en a l'air. Après Lot, après Ismaël, Esaü doit

1. Gen., XXIV. — 2. *Ibid.*, XXV, 20, 26.

être éliminé à son tour. Il n'est pas digne d'abord ; sa conduite est mauvaise ; il a méprisé ensuite la grâce d'élection en cédant, un soir de chasse, son droit d'aînesse, c'est-à-dire, le privilège messianique pour un méchant plat de lentilles [1]. Voilà pourquoi Rébecca crut peut-être ne pas pécher en employant la ruse pour que Jacob son préféré, marqué par le Seigneur [2] obtînt de fait la bénédiction messianique qui lui revenait de droit [3].

Jacob, lui aussi, a choisi sa femme avec soin, une sémite digne d'entrer dans la sainte lignée des ancêtres du Christ. On connaît ses tribulations chez son beau-père Laban [4]. Il eut de Lia et de Rachel douze fils qui donnèrent leurs noms aux douze tribus d'Israël [5].

1. Gen., XXV, 30. Héb., XII, 6 ; — 2. Gen., XXV, 23. — 3. *Ibid.*, XXVII. — 4. *Ibid.*, XXIX à XXXII. 5. *Ibid.*, XXVIII, XXX.

***

Marquons ici une étape. Le Peuple de Dieu a fait sans encombre ses premiers pas dans la terre de Chanaan. Abraham et Isaac, étrangers au pays, ont pu vivre au milieu de ces races idolâtres, d'une existence parallèle et indépendante, sans se laisser entamer par elles. Mais voici que la famille de Jacob a pris trop d'expansion pour qu'il fût possible de défendre plus longtemps l'autonomie du groupe, et le Peuple choisi est à la veille d'être contaminé par les infiltrations païennes.

Nous admirons, M. M., ce qu'il plaît à Dieu de faire par le ministère des saints, ces hommes d'élite qu'on appelle les *Serviteurs de Dieu*. Nous avons plus de peine à discerner comment la Providence

arrive à extraire le bien, quand même, du mal que font les méchants ou des afflictions qui sont dans les choses. C'est la jalousie mesquine et farouche des fils de Jacob qui pousse, par le chemin sombre de l'adversité, leur jeune frère Joseph vers l'étonnante et providentielle fortune qui l'attend à la cour du Pharaon[1]. Et, quatorze ans après, c'est une famine qui poussera par ce même sentier de l'épreuve, les fils de Jacob vers l'enfant perdu, devenu quasi le vice-roi d'Égypte. C'est-à-dire que c'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob qui pousse le Peuple messianique, par la voie très simple des événements naturels, vers ses destinées mystérieuses[2].

Qu'il fut solennel, cet exode d'Israël,

1. Act. VII, 9, 15. — 2. Gen., XXXVII-XLIV.

non pas tant à cause de l'apparat extérieur que se plut à lui donner le Pharaon d'Égypte, en considération de Joseph, mais parce que Yahvé intervint pour affirmer que tout ce qui arrivait était voulu par Lui [1].

Accueilli à la Cour avec de grands égards, le vieux patriarche eut la consolation d'installer tout son monde dans la région la plus féconde du Delta.

Il ne survécut pas longtemps à ces événements. Mais voilà qu'au moment de se coucher dans la tombe, la vision de l'avenir se dresse devant ses yeux et l'Idée messianique s'éclaire tout à coup d'une vive lueur. Non seulement il affirme que le Messie sortira de Juda ; mais il annonce que Celui qui doit être en-

1. Gen., XLVI ; Act. VII, 15.

voyé ne viendra point avant que le sceptre soit sorti de Juda [1].

Il y a là, à dix-neuf siècles de distance, plus qu'un renseignement sur la généalogie du Rédempteur, mais, toute négative qu'elle soit, une indication sur la date de son avènement. De fait, c'est après que le sceptre sera tombé des mains de Juda, alors que le romain Ponce Pilate sera gouverneur de la Judée et Hérode, l'étranger, roi fictif des Juifs par la volonté de César [2], que le Messie naîtra à Bethléem, de cette Vierge Marie, qui descendra de Juda, par David [3].

— Le séjour des Hébreux en Egypte, qui se prolongea pendant près de trois siècles, se partage en deux périodes à peu près égales : une ère de prospérité,

1. Gen., XLIX, 9; Héb., XI, 21. — 2. Luc. III. 1.
3. *Ibid.*, I, 27.

puis un temps de servitude ; mais dans des conditions toujours d'isolement moral qui sauvegardent leur autonomie et les préservent de la lèpre du paganisme. Ils sont à part. Ils vivent en marge de l'humanité.

L'eussent-ils cherché, d'ailleurs, que tout d'abord le régime social du pays, divisé en castes sévèrement fermées, leur eût interdit la pensée même d'une fusion. D'autre part, confinés dans cette terre de Gessen, merveilleusement fertile, ils formaient en réalité une colonie juxtaposée, un petit état dans l'État, d'où ils n'avaient pas intérêt à sortir ; et, de fait, sous la dynastie des Hyksos, qui n'était pas indigène, mais de race sémitique, et, à ce titre, très bienveillante pour eux, ils s'y multiplièrent dans de telles proportions qu'un nouveau Pha-

raon[1] arrivé au pouvoir, à la tête du parti national, après avoir chassé l'étranger, se trouva en présence d'une grave question juive qu'il solutionna d'une main plutôt rude : « *Ils deviennent plus forts que nous*, dit-il, *il est grand temps de les mater* »[2].

Et ce fut la persécution violente, les corvées, les travaux forcés sur les chantiers de l'État, pour ces constructions gigantesques qui firent la renommée de l'Égypte[3]; puis, les secrètes instructions aux sages-femmes[4], et surtout, les édits homicides, les noyades légales et obligatoires des enfants, qui auraient abouti tout de même à l'extinction de la race.

Mais Dieu veille sur les siens. Voici parmi les roseaux du Nil, dans un ber-

1. Act., VII, 18. — 2. Exod., I, 8. — 3. *Ibid.*, I, 11 ; V, 7. — 4. *Ibid.*, I, 16.

ceau qui flotte, la réserve du ciel pour le salut d'Israël [1]. La fille du Pharaon Sethi Ier, la sœur de ce Ramsès II dont la momie, récemment exhumée, se trouve au musée de Gizeh, près du Caire, l'emporte, et Moïse, échappé au massacre des innocents, s'initie, à la Cour, pendant 40 ans, à la science des prêtres égyptiens ; pendant 40 ans encore, exilé au pays des Madianites pour s'être rallié résolument à la cause de ses frères opprimés, il se familiarise avec les choses du désert. Il a donc quatre-vingts ans, quand Yahvé, dans cette célèbre vision de l'Horeb [2], lui donne la mission de libérer Israël et lui met en main la puissance des thaumaturges pour qu'il contraigne de haute lutte, non par l'ascendant de

1. Exod., II : Héb., XI, 23 ; Act. VII, 20. — 2. Exod., III, 2 ; Act. VII, 30.

son éloquence ! — il était bègue [1] – mais, sous les coups répétés des pires fléaux [2], l'irréductible Menephtah [3] à capituler. Et dans cette nuit sinistre qui avait mis en deuil tous les foyers de l'Égypte[4], après avoir institué les rites symboliques de l'immolation et de la manducation de l'agneau pascal, préfigure expressive et officielle du sacrifice de la Rédemption [5], il entraîne enfin à sa suite tout ce monde d'esclaves, immense caravane que la Providence conduit comme par la main, de

1. Exod., IV, 10.

2. Le miracle des plaies d'Égypte consiste moins dans les phénomènes isolément pris, qui sont connus pour la plupart, que dans la façon dont ils se produisent : à des époques anormales, dans des proportions extraordinaires, coup sur coup, sans les prodromes habituels, à la voix de Moïse, à l'heure dite, en respectant toujours la région habitée par les Hébreux. (Exod. VIII-XII).

3. Cf. Ebers. *L'Égypte*, p. 115.

4. Exod., XII, 29. — 5. *Ibid.*, XII, 45-50.

prodiges en prodiges, dans la solitude du désert d'Arabie [1].

Le Peuple de Dieu, en passant la Mer Rouge, achevait sa deuxième étape.

Né d'Abraham, en Chanaan, il avait pris sur les rives du Nil son accroissement physique, il avait grandi, il s'était fortifié. Mais l'Égypte sa nourrice, bonne fille un moment, puis marâtre, en avait fait un être vigoureux et mal élevé, comme ces enfants de bohême qui ont poussé au grand air, robustes et incultes, qu'il faut mettre à l'école pour en faire des hommes : L'école, c'est le Sinaï.



Le lieu était admirablement choisi ; car, rien ne recueille l'esprit, rien ne l'élève comme le calme solennel, la ma-

1. Exod., XIII ; Sap., XI ; Hébr., XI, 27 ; Act., VII, 36.

jesté imposante des hauts sommets dans la solitude sauvage du désert. Rien non plus ne pouvait impressionner davantage ces natures frustes et primitives, à l'imagination ardente, que l'appareil terrifiant dont s'entoura la gloire de Yahvé au Sinaï [1].

Et alors, dans cette atmosphère quasi claustrale, Dieu relève peu à peu l'Ame déprimée d'Israël. Il ravive la flamme éteinte de sa vocation. De cette multitude confuse, énervée à force d'avoir subi servilement le joug, avilie jusqu'à en avoir perdu l'instinct même de la liberté, incapable d'un élan généreux, d'un sacrifice pour la Cause, de cette horde tumultueuse de fellahs abrutis, toujours prêts à se mutiner, qu'il fallait tenir impitoyablement sous la verge, Dieu, par le ministère de Moïse, va faire un peuple.

1. Exod., XX.

Il travaille ce troupeau humain. Il le pétrit, Il le pénètre, l'imprègne de surnaturel. Il le dompte par la crainte. Il lui refait une mentalité religieuse. Il lui refait des mœurs. Il le discipline. Il le police. Il l'initie, il le façonne, il l'entraîne à la vie sociale. Il l'enveloppe, il l'enserre dans la Loi ; et, par la Loi, il lui infuse dans le sang, comme une passion, comme une obsession, l'Idée messianique. Car cette loi du Sinaï, qui réglait tous les détails de la vie civile et religieuse avec une telle sagesse que durant 1500 ans elle n'eut jamais besoin d'être révisée ; cette loi, qui fut la charte nationale du Peuple de Dieu, renfermait, avec les éléments d'une organisation sociale minutieuse et précise, un enseignement doctrinal de la plus haute portée et un ensemble de prescriptions litur-

giques et d'observances cultuelles qui ramenaient sans cesse par des symboles et des représentations figuratives, la pensée des Hébreux à l'Idée messianique.

Des multiples événements qui marquèrent cette période fort mouvementée de l'histoire d'Israël, je n'en retiendrai qu'un seul, et, des moindres en apparence, parce qu'il servit de prétexte à la Providence pour parachever son œuvre : c'est, dans les premiers temps, cette aventure des douze espions, envoyés par Moïse en reconnaissance dans la terre de Chanaan, qui revinrent, au bout de 40 jours, avec une grappe de raisin si grosse, qu'ils s'étaient mis deux pour la porter, non à cause du poids, mais par commodité[1]. Ces éclaireurs étaient des traîtres. Ils avaient effrayé le peuple par des ré-

1. Nomb., XIII, XIV ; Deut., I, 19 ; Héb., III, 16.

cits fantastiques sur la puissance et la férocité des peuplades chananéennes et suscité une véritable panique qui dégénéra en émeute, au point que Caleb et Josué, qui avaient fait partie de l'expédition et qui protestaient, auraient été écharpés si Dieu n'était intervenu.

Le châtiment fut terrible. Les meneurs furent punis de mort, sur le champ, et le peuple révolté, qui ne parlait de rien moins que de retourner en Égypte, expia chèrement sa lâcheté et son manque de foi [1] : tous ceux qui avaient 21 ans ou plus, au sortir de l'Égypte, auxquels l'âge par conséquent ne laissait pas d'excuse, n'entreront pas dans la Terre-promise ; ils laisseront leurs os dans le désert ; — quant aux autres, ils y seront maintenus errants pendant 40 ans [2].

1. Héb., III, 19. — 2. Nomb., XXIII-XXIV.

Vous entrevoyez, M. M., les conséquences de cette double sentence : une épuration d'abord, l'élimination de tous les vieux qui avaient connu l'Égypte, comme si le Seigneur s'appliquait à effacer jusqu'aux derniers vestiges des influences étrangères ; puis, des délais qui, en prolongeant sur l'âme d'Israël, l'action de Yahvé, la rendaient plus intense, plus incisive, plus efficace.

Aussi, au terme de cette troisième étape, après cette retraite de 40 ans, quand l'heure fut venue de reprendre contact avec les nations, le peuple qui se présentait aux portes de la Terre promise, renouvelé de toutes pièces, sans racines dans le passé, étranger aux préoccupations ordinaires du monde et hanté par l'Idée messianique, ce peuple qui rentrait ainsi avec Josué dans la vie politique,

était réellement un peuple à part, un peuple neuf, le Peuple de Dieu.

On a discuté, au point de vue du droit des gens, cet envahissement de la Terre promise et l'extermination des races chananéennes par les Hébreux. Mais, outre qu'on ne peut contester à un peuple le droit de vivre et de se faire une place au soleil, c'est un fait que les Hébreux tenaient de Dieu un droit particulier à la possession de ce territoire [1]. D'autre part, ils étaient les agents de la Providence pour châtier par le fléau de la guerre, les crimes et les abominations de ces peuplades barbares et idolâtres [2]. Il est d'ailleurs à remarquer que la conquête ne devait être et ne fut ni soudaine ni

1. Gen., XII, 7 : XIII, 15 ; XV, 18 ; XXVI, 6 · Exod., XIII, 5. — 2. Exod., XXIII, 33 : XXXIV, 12 ; Deut. XXIII, 2; Jos., II, 9.

complète et que la zone d'opération était rigoureusement circonscrite[1]. Dieu le voulut ainsi, est-il dit au Livre de la Sagesse, afin de laisser aux coupables un répit pour se convertir. L'histoire signale à cette époque la fondation, sur tout le littoral de la Méditerranée, d'importantes colonies d'origine chananéenne.



Il importait, pour un temps, de maintenir encore le Peuple de Dieu, dépositaire et gardien de la Révélation, sinon dans un isolement absolu, mais à l'écart pourtant des nations païennes, pour achever de l'instruire et le disposer à sa mission.

La Palestine, la terre réservée, se prê-

1. Exod., XXIII, 27 ; XXXIV, 11 ; Deut., II, 9.

tait à ce dessein ; car le désert au Sud et à l'Est, les montagnes du Liban au Nord et la Méditerranée à l'Ouest, « *la grande mer* » comme dit la Bible, formaient à l'entour un rempart naturel. De plus, la loi d'abstinence maintenait une sorte de barrière morale entre Israël et les races voisines ; cette distinction légale des viandes pures d'avec les viandes impures dont il était interdit de manger, rendait en effet difficiles et compliquées les relations un peu suivies avec les étrangers.

Enfin, durant les premiers siècles, après le partage entre les tribus, l'absence de tout gouvernement central et permanent achevait de paralyser toute idée d'expansion.

Chaque tribu avait à peu près son autonomie sous le régime patriarcal. Des magistrats siégeaient dans les villes et

le lien religieux suffisait à maintenir l'unité nationale.

Ceux qu'on appelait des Juges, en ce temps-là, Gédéon, Samson, Jephté, étaient plutôt des chefs militaires, improvisés, que Dieu suscitait, quand l'épreuve avait assez duré, pour tirer d'affaire l'une ou l'autre des tribus, asservie, en punition de ses infidélités, au joug des roitelets voisins [1]. Car cette période de transition ne fut pas très heureuse pour le Peuple de Dieu. La fin en fut particulièrement mauvaise. A mesure que le souvenir des grandes journées d'autrefois s'enfonçait dans le passé, les mœurs se relâchaient ; on frayait avec les païens ; on épousait leurs filles, et ces mariages mixtes abou-

1. Jos., XXIV, 31 ; Jud., II, 7.

.issaient à de lamentables capitulations le conscience au pied des idoles de Baal, le Moloch et d'Astarté. Le scandale s'étaait jusque dans le sanctuaire avec les fils lu grand-prêtre Héli [1]. Et la Bible laisse entendre que, pour une part au moins, ces désordres étaient dus à l'absence l'un pouvoir central : « *En ce temps-là, l n'y avait pas de Roi en Israël et chacun agissait à sa guise* » [2].

L'homme providentiel, à cette époque le décadence et d'anarchie, fut Samuel qui prit, par le prestige incontesté de sa sainteté, un ascendant considérable sur le peuple et prépara les voies à la Royauté. Un soir, Saül égaré à la poursuite d'un troupeau d'ânesses, tombe chez Samuel : « *Voici l'homme dont je t'ai parlé*, dit le

1. I Rois, II. — 2. Jug., XVII, 6 ; XXI, 24.

Seigneur au prophète ; *je l'ai choisi pour régner sur Israël* »[1].

Ce premier essai de royauté ne devait être pourtant que l'ébauche de cette grande institution qui éleva si haut, dans le monde, la gloire et la puissance des Hébreux.

Saül infidèle fut vite écarté ; et, sur l'ordre du Seigneur, Samuel alla sacrer un petit pâtre à Bethléem. Avec David, c'était la tribu de Juda, dont Jacob avait prédit la primauté messianique, qui prenait possession du sceptre royal[2].

Le règne de David fut un règne de conquête et d'organisation. Il prit Jérusalem restée jusqu'alors au pouvoir des Jébuséens ; il en fit sa capitale et étendit sa domination du Nil à l'Euphrate.

1. I Rois, IX, 16. — 2. *Ibid.*, XVI, 4 ; Act., XIII, 21.

Le règne de Salomon, brillant, pacifique, marqua l'apogée de la puissance d'Israël. Avec David, le Lion de Juda avait promené au loin le prestige de sa force ; avec Salomon, il se coucha majestueux dans la paix et jouit de son triomphe.

Mais, à la fin, tandis que son peuple, pour entretenir le rayonnement splendide de cette gloire, murmurait sous la charge excessive des impôts, le luxe fastueux de sa cour amollissait le cœur du roi et la volupté le fit tomber très bas : du harem à l'autel des faux-dieux. Cette double faute amena l'effondrement de sa fortune. A sa mort, une révolution cassa en deux tronçons le Peuple de Dieu et entraîna un schisme religieux. Il y eut le royaume d'Israël avec les dix tribus schismatiques du Nord, et le royaume

de Juda se vit réduit aux deux tribus de Juda et de Benjamin.

Chapitre lamentable que celui--là, écrit avec du sang et de la boue : des guerres sans trêve, des meurtres, des crimes partout ; Jézabel ici, Athalie là-bas ; un torrent de corruption et d'impiété qui dévastait l'un et l'autre royaume à des degrés divers peut-être, car mieux appuyés à Jérusalem sur les fortes traditions du passé, les rois de Juda s'embourbèrent dans les fanges du paganisme, un peu plus tard et un peu moins bas.

— En ces jours très sombres, il ne reste debout pour affirmer l'Idée messianique et poursuivre quand même le Plan divin, que les Prophètes.

Avec eux, nous abordons une phase importante et curieuse de l'histoire biblique. En aucun temps, la Révélation

ne projeta des feux plus intenses sur le Messie qu'en ces trois ou quatre siècles de désolation, d'anarchie, de décadence universelle.



Les Prophètes, les *Nabi*, ces hommes de Dieu, grandes et austères figures d'Apôtres, Gardiens de l'Ame d'Israël, se dressèrent, indomptables et inflexibles contre leur temps. Ils tinrent tête aux rois prévaricateurs. Ils luttèrent pied à pied contre l'impiété ; et, je ne sais pas si l'éloquence a mis jamais sur des lèvres humaines des accents plus fiers, plus véhéments, plus sublimes pour stigmatiser le vice et rendre témoignage à la vérité, pour arracher à l'attraction si prenante des cultes voluptueux de l'Asie la pensée alourdie d'Israël et la ramener à Dieu.

Mais ce rôle d'agents de la colère di-

vine, de conseillers et de justiciers des princes, n'a plus à nos yeux qu'un intérêt rétrospectif, tandis que leur fonction messianique n'a rien perdu, pour notre foi de chrétiens, de son actualité.

Ces *prophètes de malheur* qui avaient sans cesse l'imprécation à la bouche, qui fustigeaient Israël et Juda de leur Verbe vengeur, sont des Voyants. Ils parlent du Messie comme s'ils le connaissaient, comme s'ils l'avaient vu. Ils reprennent l'antique promesse au point où le vieux Jacob l'a laissée ; il avait indiqué, lui, la tribu ; ils désignent, eux, dans la tribu, la famille, la famille de ce Jessé qui fut père de David, « *orietur virga de radice Jesse* » ; l'arbre de Jessé que V. Hugo a chanté dans la légende des siècles :

. . . . Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;

Une race y montait comme une longue chaîne,
Un roi chantait en bas ; un Dieu mourait en haut.

L'un après l'autre, comme au hasard, ils clament leurs oracles ; et, à mesure qu'ils parlent, l'esquisse, ébauchée jadis sous la tente des patriarches, se précise, la physionomie du Sauveur s'éclaire et prend du relief.

Isaïe salue la vierge qui doit enfanter ; et l'écho de cette prophétie, recueilli par les Celtes nos ancêtres, on ne sait où ni comment, sur les lèvres peut-être de quelque trafiquant Juif, provoque dans les Gaules, l'éclosion si précoce du culte de Marie au pied des vieux chênes druidiques : *Virgini parituræ, Druides !*

Isaïe voit l'enfant, l'Emmanuel, dans sa crèche : *Puer natus est nobis ;* il l'appelle le Dieu tout-puissant, le Prince de

1. Is., XI, 1.

la Paix, le Saint... ; Michée désigne Béthléem[1] ; David aperçoit les Mages[2] ; Osée prévoit l'exil en Égypte[3].

Ils annoncent ses grandeurs et ses prodiges, ses humiliations, ses douleurs. Il sera Roi, Prêtre, Pasteur, Docteur, Victime. Isaïe a entendu le mot de Pilate : *Ecce homo !* il s'apitoye sur l'Homme de douleur, accablé sous l'avalanche de nos péchés, maudit à cause de nos crimes, brisé à notre place, qui nous sauve par ses souffrances[4].

Aucune des particularités de la Passion ne leur a échappé : l'ânesse et son ânon pour l'ovation des Rameaux[5], le baiser de Juda[6], les soufflets et les crachats[7], le fiel et le vinaigre[8], les mains et les pieds

1. Mich., V, 2. — 2. Ps., LXXI, 10. — 3. Osée, XI, 1. — 4. Is., LIII. — 5. Zach., IX, 9. — 6. Ps., XL, 10. 7. Is. L, 6. — 8. Ps. LXVIII, 22.

cloués[1], la robe tirée au sort[2], le tombeau glorieux[3]. L'Église leur a été montrée avec la permanence de son sacrifice[4] et ses conquêtes parmi les nations[5]. Ils savent même les dates : « *Pas avant que le sceptre soit sorti de Juda* » avait dit Jacob[6]. « *Quand le sacerdoce d'Aaron sera aboli* », réplique Osée[7]. « *Lorsqu'un second temple aura remplacé le premier* », ajoutent Aggée[8] et Malachie[9]. Et voici que Daniel, dans cette stupéfiante prophétie des 70 semaines, à partir de l'Édit de Cyrus, en 536, qui mériterait à elle seule toute une étude, compte le nombre des années, près de cinq siècles à l'avance[10].

1. Ps., XXI, 17. — 2. *Ibid.*, XXI, 19. — 3. Os., VI ; Is., XI, 10. — 4. Mal., I, 11. — 5. Is., VIII, XLII, XLVI, 18 ; Ps. XXXIII, 7. — 6. Gen., XLIX, 10. — 7. Os., III, 4 — 8. Agg., II, 8. — 9. Mal., III, 1. — 10. Dan., IX, 22. — Cf. DE BROGLIE. Histoire des religions, p. 212.

Mais, M. M., autant vous lire l'Évangile que de vous dire dans le détail tout ce que les Prophètes ont révélé sur la personne et la vie de N. S. Jésus-Christ.

Notez bien que si un seul prophète avait écrit cette biographie anticipée du Messie, méthodiquement, 50 ans, 10 ans seulement avant les événements, ce serait merveilleux. Mais ils s'y sont mis vingt, et sur un espace de plus de 15 siècles, avec cette particularité que le dernier s'est tu quatre longs siècles avant Jésus-Christ, en montrant du doigt Jean-Baptiste, le Précurseur [1].



Nous touchons à la dernière étape. Vous n'avez pas perdu de vue, n'est-ce pas, que nous avons entrepris de faire,

1. Mal., III, 1.

parmi les récits bibliques, un travail de sélection, pour coudre ensemble, à grands points, tous ceux qui appartiennent à la trame substantielle de l'Histoire, afin qu'en la dégageant ainsi du fouillis des histoires, des épisodes, des anecdotes, nous amenions dans la lumière crue du plein jour, l'Idée fondamentale de l'Ancien Testament, à savoir que le Peuple choisi n'est qu'un instrument dans la main de Dieu pour l'œuvre de Rédemption.

Eh bien, l'instrument est prêt.

Ce peuple, à nul autre pareil, qui est né en Chanaan, il y a 20 siècles, avec Abraham, ce peuple qui a pris sa croissance en Égypte, dont Moïse a fait l'éducation en Arabie, que Josué a introduit dans la Terre promise et sur lequel les prophètes ont condensé les

éblouissantes clartés de la Révélation, ce peuple préservé entre tous, le seul qui n'ait point sombré dans l'idolâtrie, l'unique représentant du monothéisme parmi les nations, Dieu maintenant va le disperser à travers le monde, comme un flambeau qu'on agite dans la nuit, pour projeter au moins quelques lueurs messianiques dans les régions enténébrées du paganisme.

Un choc, et le royaume d'Israël est anéanti par le roi d'Assyrie, Salmanasar, en 721 ; et toute la région de Ninive reçoit un premier convoi de Juifs déportés.

Un choc encore, un siècle plus tard (exactement 134 ans) et le royaume de Juda est écrasé par Nabuchodonosor ; et un deuxième envoi est dirigé sur Babylone[1].

1. Le royaume d'Israël dura 254 ans, de 975 à 721. Il compta 19 rois appartenant à 9 dynasties

Cet effondrement politique, ces événements humiliants pour l'orgueil national, que les prophètes avaient vus venir, dont ils avaient menacé Samarie et Sion, firent une impression profonde sur les coupables. L'épreuve rendit de la cohésion aux débris d'Israël et de Juda. Assagis par le malheur, les proscrits remâchèrent, si j'ose dire, dans l'amertume du souvenir les âpres remontrances des *Nabi*. Ils pleurèrent leurs fautes et se retrempèrent par la prière et la pénitence, dans la foi des anciens jours. Les Lamentations de Jérémie nous ont conservé l'expression de leur plainte et de leur repentir.

Comme l'exil de nos prêtres français

différentes. Le royaume de Juda dura 388 ans, de 975 à 587. Il compta 20 rois, tous de la famille de David.

en Angleterre, après la Révolution, amorça le mouvement de retour qui travaille depuis cent ans l'Église anglicane, ce séjour prolongé des Hébreux en Assyrie et en Chaldée acclimata peu à peu l'Idée messianique dans le monde oriental, c'est-à-dire dans toute l'Asie, la Perse, l'Inde et jusqu'aux confins de la Chine.

Lorsque l'édit de Cyrus, en 536, autorisa les Juifs[1] à rentrer à Jérusalem et à rebâtir le temple, ils ne partirent pas tous avec Zorobabel. Ils s'étaient créé une situation dans le pays ; ils y avaient des intérêts : la plupart s'y fixèrent. Daniel fut retenu à la Cour du roi de Perse, et nous voyons une juive, Esther,

1. C'est à cette époque que les Hébreux commencèrent à être désignés sous le nom de *Juifs*. Cf. JOSÈPHE, Antiq. Jud. XI. 7)

se faire épouser par Xercès Ier, l'Assuérus de la Bible.

D'autre part des milliers de Juifs, après la ruine de Samarie et de Jérusalem, s'étaient réfugiés en Égypte, en Asie Mineure, sur les côtes de la Méditerranée, qui ne revinrent jamais à Jérusalem. Il y avait de ces Juiveries partout : c'est ce qu'on appelle la *Diaspora*, la Dispersion, par opposition aux Juifs de Palestine réacclimatés tant bien que mal autour de Jérusalem, administrés plutôt que gouvernés par les Grands Prêtres, groupement de fait, sans autonomie politique, qui s'était constitué d'abord sous le joug de la Perse, pour être rejeté ensuite, comme une balle sous les coups de la raquette, de la domination des rois d'Égypte à celle des rois de Syrie, puis, de l'empire grec à l'empire romain ; car,

le réveil héroïque de l'indépendance nationale sous les Machabées, ne fut en somme qu'un répit[1].

1. La civilisation grecque, prédominante, en ce temps-là, depuis Alexandre le Grand, était un danger pour le Peuple de Dieu ; car, l'hellénisme était autre chose qu'une culture intellectuelle, c'était une philosophie toute rationaliste et fort sensuelle. Déjà, les Juifs de la Dispersion, toutes ces colonies disséminées sans grand appui moral, s'étaient laissé fortement entamer ! Les Livres de la Sagesse et de l'Ecclésiaste, qui sont de cette époque, semblent bien avoir été écrits pour prémunir ceux-là d'abord et tous les autres contre l'infiltration de ces idées et de ces mœurs dans le Judaïsme. Les Juifs de Palestine offraient plus de résistance : et c'est à vaincre cette opposition, qui entravait le mouvement d'hellénisation, que s'acharna Antiochus Epiphane. Une persécution très violente provoqua une réaction vigoureuse qui prévalut pendant plus d'un siècle grâce à l'héroïque initiative et à la sagesse des Machabées (de 166 à 63). — Ce fut une période d'indépendance nationale et de restauration religieuse. Toutes les préoccupations des Juifs, à Jérusalem, se concentrèrent alors sur la Loi. Des corps spéciaux de laïques qu'on appela *Scribes*, *Docteurs de la Loi*, se formèrent, à côté des prêtres et bien un peu

Période extraordinairement mouvementée, durant laquelle s'élabore, parmi les guerres, les révolutions, les batailles, un prodigieux amalgame des peuples,

---

malgré eux, pour copier les textes, les interpréter, et... les dénaturer par une étroite et subtile casuistique.

Mais, l'an 63, la prise de Jérusalem par Pompée fut un suprême effondrement. Hérode, fantôme de roi et créature des Romains, se fit, non sans succès, l'ardent propagateur de l'hellénisme. L'école rigoriste des Scribes et des Docteurs se transforma alors en une sorte de secte religieuse, les *Pharisiens*, qui se déclara adversaire acharnée de l'Hellénisme et prétendit incarner l'orthodoxie juive, à l'encontre des ralliés moins rigides, recrutés parmi les classes aisées et les familles sacerdotales, et qu'on appela les *Saducéens*.

Ces factions rivales, débris déformés des grandes institutions du passé, qui avaient perdu le sens et l'esprit du Judaïsme, égaraient l'âme simple du peuple. Elles se retrouveront, aux temps évangéliques, réconciliées dans une même haine pour le Christ Jésus. Et la Providence emploiera, aux jours de la Passion, leur aveuglement, leur orgueil et leurs vices, à l'exécution de ses desseins de miséricorde pour l'œuvre de Rédemption.

une mêlée de toutes les nations, dans un tourbillon de luttes et de conquêtes, où se trouve toujours entraîné le Peuple de Dieu.

Et de même que les cataclysmes géologiques qui révolutionnaient les couches profondes du globe, aux âges préhistoriques, disposaient la terre à l'avènement de l'homme, ces gigantesques mobilisations de peuples, ces collisions effroyables des races, qui se heurtent toutes à la race messianique, préparent les voies au Christ Rédempteur.

Ces grands conquérants, fiers de leur politique, qui s'essayent tour à tour à la domination universelle, qui se croient indépendants parce qu'ils ne voient pas la main qui les conduit, font en réalité, sans le savoir, la besogne de la Providence. Ils pétrissent le levain avec la

pâte, en disséminant le peuple messianique à travers le monde ; car cette remarque que faisait naguère je ne sais plus quel Juif, à propos des événements actuels, était autrement justifiée encore en ce temps-là qu'aujourd'hui :

« *La persécution*, disait-il, *ne nous disperse pas, elle nous répand ; ce n'est pas un émiettement qui nous affaiblit, c'est une expansion qui décuple notre influence* ».

Proscrits, esclaves, réfugiés ou colons, souples, tenaces, les Juifs emportent partout avec eux leurs livres, leur culte, leurs espérances. Ils sont hantés par la Pensée messianique. Où qu'ils soient, ils en parlent, ils l'expliquent, ils la discutent, ils l'imposent. Ils la font pénétrer dans tous les milieux. Ils racontent leur histoire, ils chantent leurs cantiques. Ils montrent les oracles de leurs pro-

phètes. Cent cinquante ans avant Jésu
Christ[1], — et ce fait est de premiè
importance — ils les traduisent en gre
les mettant ainsi dans les mains de to
les intellectuels de cette époque.

Or, la philosophie païenne en failli
avait laissé dans les âmes une te
lassitude, un tel vide, une telle désesp
rance ; les excès même de l'immorali
avaient abouti à de telles extravaganc
d'orgueil, à une telle démence de v
lupté[2], — les auteurs grecs et latins

1. La célèbre traduction dite *des Septante*
monte à 250 ans environ avant J.-C. Mais elle
comprenait que les Livres de Moïse. Les autr
Livres ne furent traduits qu'un siècle plus ta

2. Cf. MOMSEN. Le Culte chez les romains.
G. BOISSIER. La religion romaine. (*L'Apothéose i*
périale). — CHAMPAGNY. Les Césars. — KURTH. L
origines de la civilisation moderne. — DUR
Histoire romaine. — JUVÉNAL, Satires. — TACI
Histoire. etc,...

les salles secrètes de nos musées d'antiques en font foi, — qu'au sein de cette civilisation raffinée et pourrie, un vague besoin d'idéal se faisait sentir, auquel le message messianique apportait un aliment.

Aussi, un peu partout, il y eut des oreilles attentives pour recueillir la parole des Juifs ; et, à la fin, quand fut arrivée cette heure que les Saintes Écritures ont appelée *la plénitude des temps*, parce que la mesure était comble des catastrophes et des corruptions, et, les temps pleins de misères ; — comble aussi la mesure des oracles et des prodiges ; et, les temps pleins de lumière ; — comble enfin la mesure des miséricordes, et, les temps pleins d'espérance ; quand le monde las des guerres et fatigué des révolutions put enfin se reposer sous le

gouvernement d'Auguste qui marqua l'apogée de la puissance romaine, il s trouva que, par l'apostolat des Juifs, sou l'action de cette propagande intense, prophétie de Jacob était réalisée ; le Pr mis d'Israël était devenu le *Désiré des n tions : Et ipse erit exspectatio Gentium*

Tacite, Strabon, Suétone, Cicéro Virgile, le constatent[2]. Dans tous l pays au delà du Jourdain et de l'E phrate on attendait le Messie d'Occ

1. Gen., XLIX, 10.

2. — « On était généralement persuadé, sur foi d'anciennes prophéties, que l'Orient allait pr valoir et qu'on ne tarderait pas à voir sortir de Judée ceux qui régiraient l'Univers ». (Cf. TA Hist. Liv. V. c. XIII).

— « Tout l'Orient était plein du bruit de ce antique et constante opinion qu'il était dans l destins que vers ce temps, ceux qui devaient rég le monde viendraient de la Judée ». (Cf. SUÉTO In. Vespas. — CICÉRON. — De Républic. Lib. III. VIRGILE. Eglog. IV.

dent. En Gaule, en Italie, en Grèce, on le cherche en Orient. Voltaire avait été frappé de ce fait et il l'avait noté :

« *C'était de temps immémorial*, dit-il, *une maxime dans les Indes et jusqu'en Chine que le Sage viendrait de l'Occident ; tandis que l'Europe au contraire pensait qu'il viendrait de l'Orient* »[1]. Et il ajoutait que « *le point du globe* — la Judée — *où se tournaient tous les regards, pouvait être appelé le pôle de l'espérance de toutes les nations* »[2].

— J'arrive, M. M., au terme de ma tâche. J'ai été trop vite et j'ai été trop long. Trop vite, je le regrette, car je n'ai pu vous montrer que le squelette des

1. Cf. Addition à l'histoire générale, p. 185. — 2. Cf. Recherches sur l'origine du despotisme oriental, sect., X, p. 116.

choses, la trame sèche et décharnée d
l'histoire biblique, sans même indique
en passant tous ces épisodes qui auraien
donné du corps à cette étude et lui au
raient enlevé son aridité. — Trop long
j'en suis confus, car j'appréhende qu
ces soixante minutes vous aient par
beaucoup plus longues qu'une heure
Une heure, deux heures même, au spec
tacle, cela n'est rien, parce que l'œil es
amusé. Une heure, deux heures, au con
cert, c'est peu, parce que l'oreille es
charmée. Mais, c'est bien long, un
longue leçon d'une heure. Aussi je m'e
tiendrai là, en vous signalant seulement
puisque je l'ai promis, l'extraordinair
survivance de ce Peuple de Dieu, don
je vous ai raconté l'extraordinaire for-
mation.



Il avait 20 siècles quand, aveuglé par ses rêves ambitieux de domination universelle, il refusa de reconnaître son Messie en ce Jésus qui disait : « *Mon royaume n'est pas de ce monde* ». Il avait 20 siècles au temps de Jésus-Christ et il est encore là 20 siècles après J.-C.

Contemporain des anciens mondes, le peuple juif les a vus s'effondrer les uns après les autres : seul, il a survécu. Il a subi le contre-coup des révolutions qui ont vingt fois changé la face de la terre : il a vu crouler autour de lui ces Empires formidables, colosses de l'Histoire, dont la chute épouvantait des siècles entiers, et, seul, il a survécu, sans avoir été écrasé jamais sous ces amoncellements gigantesques de ruines.

Éternel *rescapé* de toutes les catas-

trophes, mal vu et maltraité par tou
les races conquérantes, il a eu du m
dant sur toutes sans qu'aucune ait réu
ni à le réduire, ni à l'absorber.

Dénué, dans les temps modernes,
tous les éléments indispensables à la
sociale et à la vie politique, sans pat
sans un territoire qui lui appartien
sans une ville qui soit sa capitale, s
un prince qui le gouverne, cosmopo
et vagabond, délayé dans l'humani
il est partout étranger, débris de peu
qui s'obstine à vivre, qui surnage, com
une épave du passé, parmi les aut
peuples, indestructible, inassimilab
dont les nations modernes, pas plus
le moyen âge, pas plus que l'antiqui
ne peuvent avoir raison. Rien de ce
détruit les autres, n'a prise sur celui-
Figé dans son type, il demeure, toujo

le même, énigme ambulante que seul éclaire le rayon de lumière que projette sur lui la Bible.

Il est le *Peuple de Dieu* : Dieu l'a bâti, Dieu l'a trempé pour qu'il pût soutenir tous les chocs sans se briser, tenir tête à tous les orages, affronter toutes les tempêtes et survivre à toutes les destructions, parce qu'il avait besoin de lui, parce qu'il en voulait faire l'instrument de l'Effort messianique. Et, jusqu'aux temps évangéliques, la mission d'Israël a été la raison de sa survie. Il a duré, malgré ses fautes, dans l'intérêt de l'Œuvre messianique.

Depuis que sa coopération n'est plus nécessaire, il est abandonné à lui-même ; et, ses propres imprécations, au Calvaire : « *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* » pèsent sur lui comme une ma-

lédiction : c'est son châtiment. Mais, maudit de Dieu, il demeure quand même, dévoyé et châtié, pour être, par sa seule présence et par ses malheurs, l'impérissable témoin de l'Œuvre de Rédemption dont il a refusé d'être l'Apôtre.

Il garde jalousement sa vieille Bible, comme son bien propre ; et sa jalousie, ses rancunes implacables d'héritier évincé, sont la meilleure garantie de son impartialité, en ce sens qu'on ne le soupçonnera jamais de complaisance à l'égard du catholicisme. Il est le conservateur de l'Ancien Testament où sont consignés, avec l'histoire des préparations messianiques, les prophéties, les témoignages, tous ces documents qui sont nos papiers de famille, les lettres de créance du Messie, les titres authentiques du Christianisme[1].

1. Cf. Le Siècle. *L'avenir pour les Juifs*. T. III, p. 64.

Jusqu'à la Révolution, les Juifs ont été chez nous, comme ailleurs, tenus à l'écart, soumis à un régime d'exception fort sévère, et, souvent persécutés. Ils avaient mis le Christ hors la Loi : ils y sont restés pendant 18 siècles. Ils l'avaient odieusement outragé : ils ont été honnis partout, partout l'objet du mépris et de l'aversion publique.

Ils l'avaient crucifié : ils ont subi maintes fois les plus sanglantes répressions parce que leurs méfaits n'ont cessé d'ameuter contre eux la colère des peuples.

Le Turc est plus hostile encore aux Juifs que le chrétien. Luther a poussé l'insulte pour le Juif, jusqu'aux plus invraisemblables limites, Voltaire les accable de ses pires sarcasmes. La seule voix qui se soit élevée en leur faveur

est celle des Papes. L'Église s'est souvenue du « *Pater ignosce illis !* » Le Saint-Siège les a protégés tant qu'il a pu contre les réactions brutales, tout en prémunissant la chrétienté contre leurs entreprises malfaisantes [1].

Louis XVI, dans un même sentiment de compassion, préparait avec prudence le relèvement de ces parias [2]. La Révo-

1. Alexandre II, Grégoire IX les protègent contre la fureur des croisés : Clément V contre les Pastoureaux ; Clément VI contre le soulèvement des populations provoqué par des empoisonnements de fontaines ; Nicolas II contre les rigueurs de l'Inquisition ; Clément XIII...

Cf. LEMANN. *Entrée des Israélites dans la Société* p. 176.

DRUMONT. *La France Juive*, T. I. p. 306.

En 1807, le Grand Sanhédrin exprima solennellement leur reconnaissance au Saint-Siège pour la protection qu'il n'a cessé d'accorder aux Juifs à travers les âges.

2. Édit du 10 Janvier 1784 par lequel Louis XVI supprimait le péage corporel qui assimilait les Juifs aux animaux. — Lettres patentes du 7 août

ution brusqua le mouvement et le poussa ollement aux extrêmes. Elle leur ouvrit outes grandes les portes de la France. Elle leur octroya sans transition tous es droits du citoyen [1]. Elle les jeta en pleine liberté. Oubliant qu'ils sont Juifs lepuis plus de 40 siècles, elle imagina l'en faire, du jour au lendemain, des Français.

Il semblerait que la Providence ait voulu nous faire toucher du doigt la puissance exceptionnelle de rayonnement et d'influence dont il avait doté le Juif ; car, pour s'être dérobé à sa mis-

---

1790 portant suppression des taxes spéciales et redevances diverses sur les Juifs. (Cf. J. LEMANN. *Les nations frémissantes contre J.-C.*, p. 193).

1. Assemblée Constituante. *Décret d'émancipation des Juifs*, du 13 Novembre 1791. (Cf. LUCIEN BRUN. *La Condition des juifs en France depuis 1789*, p. 37, 32 et 324).

sion, il n'en a pas moins conservé son tempérament ; et, de le voir à l'œuvre, la besogne fût-elle mauvaise, cela nous donne la mesure de l'activité qu'il a pu mettre jadis au service de l'Idée messianique. C'est ainsi que les événements qui se déroulent sous nos yeux, nous aident à comprendre les choses du passé [1].

Peut-être aussi Dieu s'est-il servi du Juif, pour faire expier à la France ses fautes, son apostasie, ses criminels abandons, comme il se servait autrefois de Moab et d'Amalec pour châtier les infidélités d'Israël.

Mais, c'est un fait que le Juif s'est abattu comme un fléau sur notre pays.

Il a revendiqué tous les avantages de l'émancipation, il en a esquivé les char-

---

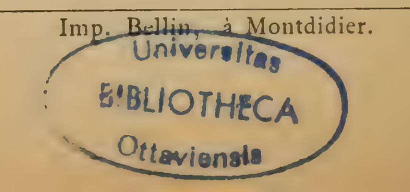
1. Cf. A. LEROY-BEAULIEU. *Israël chez les nations.*

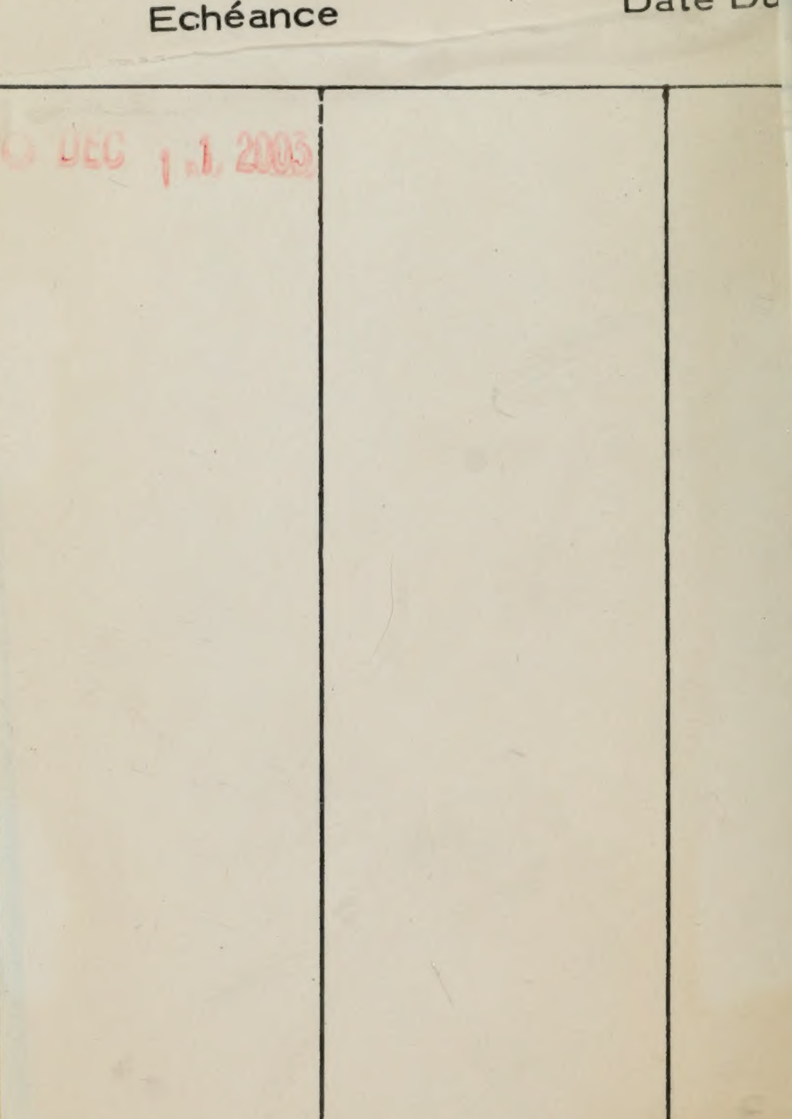
ges : et, grâce à la solidarité de sa race et à l'imprévoyance de la nôtre, grâce à sa souplesse, à sa force de résistance, à ses facultés géniales de propagande, à ses aptitudes merveilleuses d'organisation pour pousser une idée, pour travailler l'opinion, grâce à son énergie patiente, tenace, opiniâtre, en moins d'un siècle, il a mis la main sur tous les ressorts de notre vie sociale et politique. Il a accaparé toutes les ressources vives de la nation ; et, maître du pays, il s'y installe comme dans une autre Terre Promise où bientôt il n'y aura plus de place que pour lui. Car, il a entrepris la liquidation de l'Église de France, comme une reprise de l'Affaire de la Passion. Et, pour y arriver, il a bouleversé notre législation ; il a restreint et confisqué toutes nos libertés ; il a miné sournoise-

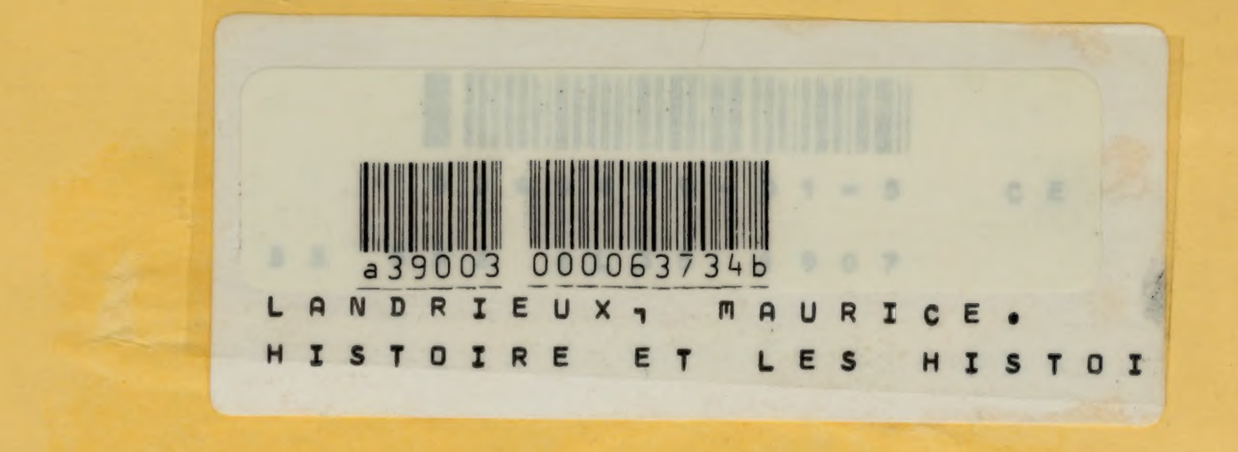
ment toutes nos institutions ; il a modifié de fond en comble la mentalité française. Avec le concours et la complicité de la Franc-Maçonnerie et de la Libre Pensée, il supprime, il étouffe tous les foyers de vie chrétienne ; il égare le peuple, le retourne, le monte contre l'Église ; et, au train dont il y va, si rien ne l'arrête, bientôt il aura réussi : c'est nous autres qui serons les parias dans notre propre pays.

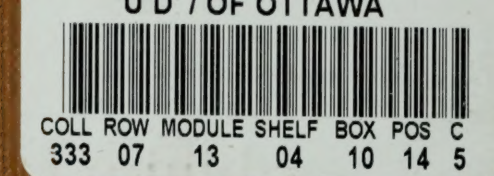
Ne pensez-vous pas, M. M., qu'il serait grand temps de refaire une Révolution pour le relèvement et l'émancipation des vrais Français de France, pour la libération des catholiques de France ?

Imp. Bellin, à Montdidier.




DEC 11 2003


a39003 000063734b
LANDRIEUX, MAURICE.
HISTOIRE ET LES HISTOI


U D / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 13 04 10 14 5